LES

# MERVEILLES

DE

# L'EXPOSITION UNIVERSELLE

## DE 1867

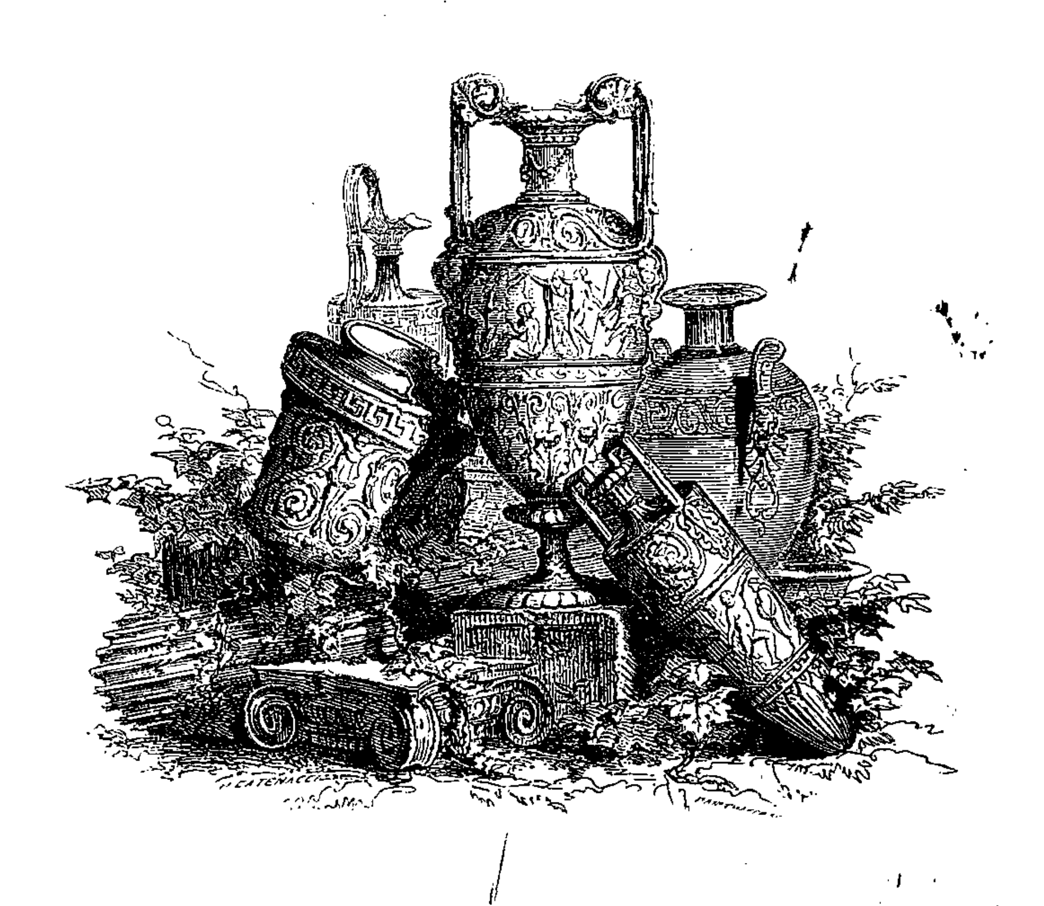
PAR



JULES MESNARD

ARTS — INDUSTRIE

BRONZES, MEUBLES, ORFÉVRERIE, PORCELAINES, FAÏENCES, CRISTAUX
BIJOUX, DENTELLES, SOIERIES, TISSUS DE TOUTES SORTES, PAPIERS PEINTS
TAPISSERIES, TAPIS, GLACES, ETC.



PARIS
IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9

1867

Dès 1815, M. Veyrat fabriquait du plaqué. En 1830, cet habile industriel commença à produire des pièces en argent massif, et appliqua à cette orfévrerie les procédés expéditifs employés pour le plaqué, c'est-à-dire le tour pour la rétreinte des formes, et le mouton pour l'estampage des ornements; par ce moyen il obtint des pièces d'un poids léger quoique



ENLÈVEMENT DE GANYMÈDE. — BRONZE ARGENTÉ OXYDÉ, PAR VEYRAT.

d'un bon usage, et il mit par là l'argent massif à la portée des fortunes modestes. Le jury de l'Exposition de 1834 décerna à M. Veyrat une première médaille d'argent. Depuis, il s'est constamment tenu à la hauteur de tous les progrès accomplis dans son industrie. L'importance et la variété de son exposition au Champ de Mars l'attestent surabondamment.

Nous avons d'abord remarqué dans sa vitrine quelques pièces d'un service de table Louis XV, dont l'exécution fait autant d'honneur à M. Veyrat, qui l'a fabriqué, que la composition en fait à M. Guichard, qui l'a dessiné, et la sculpture à M. Brisson. Nous avons vu, dans les magasins, ce service complet qui se compose de plus de cent pièces : il est du meilleur effet.

Il y avait aussi au Champ de Mars un coffret à bijoux de style Renaissance, composé par un homme de beaucoup de talent, Jules Fossey, dont la mort prématurée a laissé un vide très-sensible dans les rangs de nos artistes industriels. Cette œuvre, d'un effet charmant, était estimée plus de dix mille francs.

On se rappellera peut-être aussi trois compositions allégoriques de Choiselat : les *Sciences et les Arts*, le *Commerce et l'Agriculture*, la *Guerre et la Marine*, et divers objets en argent repoussé, un pot à tabac notamment et un tête-à-tête. M. Veyrat, qui travaille beaucoup pour l'Algérie et pour l'Orient, avait exposé en outre un service à café en argent doré et émaillé qui était d'un style et d'un caractère excellents.

Mais la pièce capitale était son *Enlèvement de Ganymède*, groupe de grandeur naturelle en bronze argenté oxydé. Cette belle œuvre est due à M. Hippolyte Moulin qui en avait exposé au dernier Salon le modèle en plâtre, qui lui valut une des 40 médailles.

On remarquera avec quelle habileté l'élève distingué de M. Barye a dégagé ses lignes générales et ses masses, animé ses contours et mouvementé sa composition. Ajoutons que l'aspect harmonieux qu'elle offre du côté où notre dessinateur l'a présentée est, sous le rapport de l'unité et du charme, le même partout; on tourne autour de ce groupe sans être jamais surpris ni choqué : chaque point de vue donne un tableau.

L'exécution en bronze n'a pas déparé l'œuvre; au contraire, et le ton de l'oxyde lui sied bien. M. Veyrat a fait preuve de bon goût en choisissant le plâtre de M. Moulin pour lui faire les honneurs du métal. Du reste cet honorable fabricant, dont le nom, sans être d'une célébrité universelle, est à juste titre parfaitement posé dans le monde de l'industrie et des arts, n'est étranger à aucune des tentatives de progrès qui se produisent dans le domaine de ses travaux. C'est ainsi que, ancien juge au tribunal de commerce, il est membre du Comité de l'Union centrale des Beaux-Arts appliqués (dont nous-même nous nous estimons heureux d'être l'un des cofondateurs) et vice-président de la Chambre syndicale de la Bijouterie et de l'Orfèvrerie.

**ARCHIVES GÉNÉRALES.**

REVUE MENSUELLE. —o— QUATORZIÈME ANNÉE.

# BIOGRAPHIE DES EXPOSANTS

## DE 1855,

CONTENANT DES NOTICES DÉTAILLÉES

SUR LES INVENTIONS, LES TRAVAUX DE TOUS GENRES, TITRES, DÉCORATIONS, MÉDAILLES, ETC.,

DE CEUX QUI SONT LES GLOIRES MANUFACTURIÈRES, INDUSTRIELLES, AGRICOLES ET ARTISTIQUES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.



Directeur : TISSERON. — Rédacteur en chef : N.-M. LE SENNE.

EXTRAIT DU 26e VOLUME DE LA COLLECTION ENTIÈRE.

PREMIER VOLUME DU TIRAGE SPÉCIAL.

PARIS.

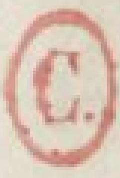
Rue de Babylone, 1, Faubourg Saint-Germain,

Au coin de la rue du Bac.

—

1855.





## M. A VEYRAT,

ORFÈVRE A PARIS.

L'Exposition universelle de 1855, si riche en découvertes, si féconde en produits et en perfectionnements de toutes sortes, si admirable dans son ensemble et dans ses détails, l'Exposition universelle, nous ne saurions trop le répéter, est une des gloires de notre époque et le triomphe des nations, dont elle atteste les progrès dans les arts et dans l'industrie.

Quoi de plus imposant que ce temple du travail et du génie, où se trouvent réunies les créations les plus diverses venues là de tous les coins du monde! Le curieux, l'amateur, l'artiste, le savant, peuvent s'y inspirer selon leur goût et y trouver d'égales jouissances.

Les arts industriels, en particulier, ont l'heureux privilége d'attirer et de captiver les regards de tous. Qui pourrait, en effet, passer devant les admirables produits de l'orfévrerie française, sans payer un tribut d'éloges aux fabricants habiles qui ont donné à cette importante industrie un si brillant essor! quel luxe, quel goût, quelle perfection dans les œuvres délicieuses élaborées par nos orfèvres d'élite! Tous ont rivalisé de talent et d'invention au concours universel de 1855.

L'orfévrerie française a vu se perpétuer les gloires

du seizième siècle, et, sans s'arrêter dans sa marche progressive, elle est arrivée à un tel degré de perfection, que l'on se demande si le talent de nos artistes-fabricants peut grandir encore dans cette brillante industrie. Cette question, il était naturel de se l'adresser il y a trois siècles, devant les œuvres de l'immortel Benvenuto-Celini; et cependant que de précieuses découvertes, que d'innovations, que de chefs-d'œuvre sont dus à nos orfèvres contemporains! Non, la science ne dit jamais son dernier mot aux hommes d'intelligence, et notre Exposition en est une nouvelle et éclatante preuve.

L'orfévrerie, la branche la plus importante et la plus noble de notre industrie, devait exciter l'émulation des hommes distingués; de beaux noms et d'admirables produits sont venus illustrer nos Expositions nationales. Les compositions sévères, les riches fantaisies de l'artiste, s'y rencontrent et s'y pressent; le métal précieux, couvert de ciselures plus précieuses encore, de pierreries et d'émaux de toutes nuances, prend sous la main de l'artiste les formes les plus variées, les plus simples, comme les plus fastueuses.

L'Exposition de 1855 marquera une époque glorieuse dans les annales de l'orfévrerie; cet assemblage de chefs-d'œuvre dit assez que notre belle France s'est acquis dans cette riche fabrication une prééminence incontestable.

Parmi les orfèvres d'élite, nous devons citer un nom qui se recommande par de constants succès et un mérite réel dans cette industrie de luxe, celui de M. Veyrat, dont la maison fort ancienne, puisqu'elle remonte à 1815, a toujours été à la tête de son industrie. Cette maison s'est acquis une réputation incontestable dans la fabrication du plaqué ; elle expose, cette année, au Palais de l'Industrie, un surtout de table en plaqué, composé d'une pièce de milieu avec bougies, deux corbeilles à fruits, deux seaux à champagne, quatre compotiers et deux candélabres de forme gracieuse, à côtes torses et ornements vignes ; il faut savoir que c'est du plaqué pour ne pas confondre ces pièces avec l'orfévrerie d'argent, tant leur exécution est parfaite et de bon goût.

De plus, un plateau ovale d'un mètre environ, également en plaqué, dans le style rocaille, avec ornements en argent, est d'un effet merveilleux.

En voyant ces admirables ouvrages d'orfévrerie, on reconnaît que M. A. Veyrat s'est placé au rang de nos fabricants les plus distingués, en exposant aux yeux du public une collection admirable de pièces d'orfévrerie en argent, dont voici la nomenclature :

1° Un coffre à bijoux, en argent, dans le style de la Renaissance, et qui a déjà attiré à M. Veyrat les compliments les plus flatteurs de la part de S. M. l'Impératrice. Ce coffre est en argent massif, de forme carrée, à angles arrondis et surmonté d'une femme agenouillée tenant un écusson. A la base, chacun des quatre coins

est orné de deux enfants tenant une guirlande de fleurs et de fruits. L'ensemble, mi-partie gravée à l'eau-forte et dorée, repose sur un socle de marbre noir. Deux coupes en argent, sujet de chasse en repousse, également sur socle en marbre noir, paraissent former les accessoires du coffret. Nous trouvons cette composition parfaite pour le goût, le style et le fini de son exécution ;

2° Une corbeille de fleurs et de fruits, mélange de cristal et de feuillages en argent, dont l'heureuse combinaison forme une délicieuse pièce pour milieu de table. L'exiguité de sa vitrine n'a pas permis à M. Veyrat d'exposer les pièces qui accompagnent cette corbeille, telles que compotiers, étagères, candélabres, dont les modèles du même style existent dans ses ateliers ;

3° Un tète-à-tête dans le style Louis XV. Cette pièce figurerait admirablement dans nos charmants boudoirs parisiens ;

4° Un huilier, deux salières-jumelles et un moutardier composé de branches de vigne et d'olivier en argent massif, sculptés et ciselés avec le plus grand soin ;

5° Un plateau ovale en argent, dont le fond, gravé au burin, a déjà valu à l'artiste chargé de ce travail une médaille d'argent au Conservatoire des Arts-et-Métiers ;

6° Enfin, une foule d'objets pour le service de table, cafetières, théières, sucriers, pots-à-lait, bouil-

loires, etc., dont le bon goût et l'exécution dénotent chez M. Veyrat une grande expérience et un tact parfait dans le choix des artistes et des ouvriers qui lui prêtent leur concours.

Nous ne terminerons pas sans faire valoir que tous les produits de M. Veyrat, malgré leur exécution parfaite, peuvent être vendus à des prix très modérés ; on peut s'en assurer en visitant sa vitrine, car, jusqu'à présent, M. Veyrat est le seul orfèvre qui ait indiqué le prix de ses produits. Sa fabrique, située rue de Malte, n° 22, est une de celles qui, dans l'orfévrerie, occupent le plus grand nombre d'ouvriers; cela s'explique par ses nombreuses et anciennes relations en France, en Europe et en Amérique.

M. Veyrat n'a pas exposé à Londres, mais il a exposé à New-Yorck, où il a obtenu une mention honorable

Nous ne pouvons mieux compléter l'éloge de M. A. Veyrat, qu'en rappelant qu'il a déjà obtenu successivement trois médailles d'argent à nos Expositions nationales de 1839, 1844 et 1849, et une Médaille.

La place de M. Veyrat est désormais marquée au premier rang parmi les fabricants d'élite.

N-M. Le Senne,

Avocat à la Cour impériale de Paris,
auteur d'un *Traité des Brevets d'invention*.

monuments de l'art italien ou arabe; il lui dut d'éviter les mécomptes et les tâtonnements si fréquents dans l'apprentissage du collectionneur; il sut de suite ce qu'il aimait et ce qu'il voulait. Ce ne fut cependant qu'à la suite d'un voyage en Asie Mineure, fait en 1868, en compagnie de Gérôme, de Bonnat et de Leloir, que sa vocation pour l'art oriental se manifesta avec un élan irrésistible. A partir de cette époque, il ne cessa de rechercher avec passion tout ce qui se rattachait à l'art persan, arabe, hispano-mauresque. Il voyageait souvent, infatigable dans ses recherches, toujours heureux dans ses trouvailles, et c'est ainsi qu'il put arriver à réaliser cet idéal rêvé par tous les collectionneurs : après avoir rassemblé les matériaux, les mettre en relief et en valeur, et créer un ensemble décoratif scrupuleusement raisonné.

C'est ici que le côté ingénieux de la nature d'Albert Goupil, son sentiment du pittoresque dans l'arrangement, tempéré et contenu par un goût sûr, purent se donner carrière avec une originalité de conception et une supériorité d'exécution auxquelles ont rendu hommage tous ceux qui ont visité les deux grands ateliers de la rue Chaptal, transformés en musées. La salle orientale surtout est une création qui lui est propre. Là, dans un cadre harmonieux, discret et voilé, où le jour adouci filtrait à travers les lobes et les entrelacs des moucharabis, quelque chose du calme de l'Orient vous saisissait et vous ravissait dans une sorte de transposition subite de climat, de style et de vision; l'œil charmé, caressé par le décor d'une fidélité scrupuleuse, se reposait avec délices sur les merveilleux tapis qui ornaient les murs, et sur lesquels se détachaient, avec des accrochements de lumière, les lampes arabes, les faïences persanes, les cuivres niellés d'argent, tandis que l'oreille percevait le murmure d'une fontaine, souvenir de l'Alhambra ou de la mosquée de Grenade; involontairement on parlait bas, on écoutait, on admirait dans une sorte de recueillement intime. Albert Goupil jouissait de cette extase de ses visiteurs, et quand il les voyait bien saturés par cette espèce d'orientalisme, il les entraînait dans la pièce voisine où les attendaient d'autres surprises. Notre intention n'est point de nous étendre sur la description de ces merveilles artistiques. Il nous suffit de constater que, tant par le choix excellent des objets que par leur reconstitution dans un ensemble décoratif, soit chez lui, soit dans la salle orientale dont il prit la direction à l'Exposition universelle de 1878, Albert Goupil a fait plus qu'œuvre de simple collectionneur : il a rendu à l'art contemporain de véritables services.

Il est naturel qu'avec de pareilles qualités et une compétence si marquée pour l'étude des questions que soulève l'application de l'art à l'industrie, la présence d'Albert Goupil dans le conseil de l'Union fût tout indiquée. Il y apportait, en dehors de ses connaissances techniques, un esprit ouvert à tous les progrès, bien que ses idées très arrêtées en matière d'art lui rendissent suspectes certaines innovations qu'il jugeait dangereuses, et que sa franchise un peu rude ne s'accommodât pas volontiers de ces programmes nouveaux et prétentieux qui, sous prétexte de régénération, ne servent, le plus souvent, qu'à dissimuler le charlatanisme ou l'impuissance. Il nous suffira d'ajouter qu'il mettait M. Ingres à la place d'honneur; c'est tout dire, ce qu'il aimait et ce qu'il n'aimait pas.

Tout contribuera à nous le faire regretter; nous sommes heureux d'être l'interprète de nos collègues, en inscrivant le nom d'Albert Goupil dans nos archives. Ce nom restera attaché à la fondation du Musée des Arts décoratifs, comme son souvenir restera présent à la mémoire de ceux qui ont été ses collaborateurs et ses amis.

EDMOND TAIGNY.

28 février 1885.

## M. A VEYRAT

Veyrat (Augustin-Pierre-Adolphe), né à Paris le 6 janvier 1809, est mort dans la même ville, le 20 décembre 1883. Il avait reçu de son père et a transmis à son fils une maison d'orfèvrerie créée en 1815.

C'est une tradition qui n'est pas rare, il le faut constater à l'honneur de l'industrie française, et c'est peut-être dans ce vieil art de l'orfèvrerie, si glorieux et si estimé, que cette transmission de père en fils se retrouve le plus fréquemment.

A sa réputation de probité A. Veyrat ajoutait un renom de goût et d'habileté peu commune; il avait introduit le premier dans la pratique de son métier l'usage du tour — et, si ce procédé a eu le résultat fâcheux, à notre sens, de déshabituer l'ouvrier du marteau et de faire perdre à l'orfèvre l'adresse de la main et le merveilleux travail de la rétreinte, il faut reconnaître qu'au

point de vue de la grande production et de la vulgarisation de l'orfèvrerie l'emploi du tour a développé singulièrement cette industrie.

Ce progrès, qui a été augmenté considérablement depuis, a contribué à valoir à M. Veyrat de nombreuses récompenses aux expositions : 1849, Paris, médaille d'argent; — 1853, New-York, mention honorable; — 1855, Paris, médaille d'argent; — 1858, Dijon, médaille d'argent; — 1861, Arts industriels, médaille d'argent; — 1863, Nîmes, diplôme d'honneur; — 1864, Bayonne, médaille d'or; — 1867, Paris, médaille de 1re classe; — 1878, Paris, médaille de 1re classe.

Laborieuse a été la carrière de Veyrat; quelque occupé qu'il fût des soins de ses propres affaires, il donnait généreusement son temps à des questions d'intérêt général.

Il accepta, en 1855, de se charger de l'organisation de la section d'orfèvrerie, et vingt-trois ans plus tard, à l'Exposition de 1878, c'est lui qui préside encore le comité d'organisation de la classe 24.

En 1860, il prête son aide à la commission d'enquête pour le traité de commerce entre la France et l'Angleterre; en 1864, il est choisi comme vice-président de la Chambre syndicale de la bijouterie, de la joaillerie et de l'orfèvrerie et se voit obligé, deux ans après, de se démettre de ses fonctions, lorsque les élections consulaires lui ouvrent les portes du Tribunal de Commerce.

Homme de bien, esprit charitable, dévoué à toutes les œuvres de bienfaisance, il demeure pendant trente ans administrateur de la Caisse d'Épargne, et pendant plus de vingt ans au bureau de bienfaisance de son quartier. Enfin, et c'est là que nous l'avons connu, A. Veyrat appartenait depuis 1863 à l'Union centrale; il avait été l'un des fondateurs de cette société; sans se décourager jamais, il avait payé de son temps et de sa bourse toutes les coûteuses tentatives des premières années. Il était de ce petit nombre d'hommes qui, sans aucun appui d'en haut, ne comptant que sur eux-mêmes, avaient planté le petit rameau et lui avaient prédit, dans la devise qui est restée celle de l'Union, l'avenir qui s'est réalisé déjà en partie. Veyrat a pu vivre assez vieux pour s'abriter sous les branches déjà largement étendues de l'arbre devenu grand; il a vu réaliser les meilleures de ses espérances.

Nous l'avons connu, jusqu'à son dernier jour, assidu à nos séances, écoutant volontiers, sobre de paroles.

Il ne se passionnait que pour défendre les intérêts ouvriers et pour rappeler le but premier de l'Union centrale, qui fut bien moins de créer un musée de curiosités et de coûteuses raretés que de réunir et de classer les éléments d'étude et les moyens d'enseignement qu'il importe d'offrir aux classes laborieuses, aux jeunes artistes et aux chefs des industries d'art.

A. Veyrat était officier d'académie depuis 1874 et chevalier de la Légion d'honneur depuis 1878. C'était un homme de travail et de devoir; il a laissé parmi ses collègues de l'Union centrale un souvenir profond de respect et d'attachement, et, parmi tous ceux qui l'ont connu, la mémoire du bien qu'il a fait.

L. F.

